

LUCIE AZEMA

Les femmes aussi sont du voyage

L'ÉMANCIPATION
PAR LE DÉPART



Flammarion

Pendant qu'Ulysse parcourt le monde et enchaîne les exploits, Pénélope demeure immobile, supporte l'attente, tisse et détisse son ouvrage, restant au passage fidèle à son époux. Quand l'homme part, la femme attend son retour.

Les femmes étant historiquement des êtres captifs, le voyage est l'un des moyens les plus symboliques pour qu'elles s'affranchissent de leur condition : voyager est toujours pour la femme un acte fondateur ; c'est dire « je vais où je veux, je ne suis qu'à moi ».

S'inspirant des histoires vraies de la littérature de voyage et de son expérience personnelle (dix ans d'arrivées et de départs), l'auteure évoque les territoires érotisés (comme le harem), dénonce la vision masculine de l'aventure et s'intéresse à la tension entre voyage et maternité.

Lucie Azema le constate : il faut être libre « de » voyager et être libre « pour » voyager. *Les femmes aussi sont du voyage* s'adresse aux femmes qui sont déjà parties et à celles qui n'oseraient pas encore.

Lucie Azema est journaliste. Voyageuse au long cours, elle a vécu au Liban et en Inde avant de s'installer à Téhéran en 2017.

**Les femmes
aussi sont
du voyage**

LUCIE AZEMA

**Les femmes
aussi sont
du voyage**

Flammarion

© Flammarion, 2021
ISBN : 978-2-0802-0861-3

*À toutes les voyageuses, exploratrices, découvreuses,
qui ne se poseraient pas tant de questions si elles
étaient des hommes. Ce livre est fait pour que vous
ne l'emportiez jamais avec vous après l'avoir lu.*

INTRODUCTION

Je vous écris d'un autre continent. D'une terre encore peu explorée, presque vierge, qui m'était inconnue il y a quelques années. Cet endroit est tout à la fois peuplé d'oiseaux, de forêts luxuriantes, de fleurs de frangipanier, de déserts et de pistes caravanières qui filent vers l'horizon. La route jusqu'ici était longue. Elle est jonchée de tapis du bout du monde ; j'ai pu la suivre sans avion, bateau, ni dromadaire. Peu m'importe qu'il existe d'autres endroits ici-bas, c'est ici, et seulement ici, que je veux être.

Ce territoire, il est en moi. C'est un continent de liberté solitaire où vivent des femmes aventurières qui réalisent leur rêve de voyages. Un lieu où les voyageurs masculins ne sont que des voyageurs

Les femmes aussi sont du voyage

parmi les autres. Longtemps, pourtant, je n'ai lu qu'eux. J'engloutissais leurs récits dans les trains, les avions, dans les chambres des hôtels miteux que je trouvais sur ma route. Non pas parce qu'ils étaient meilleurs que les autres, mais parce que c'était ceux qu'il *fallait* lire. Je souhaitais être une *vraie* voyageuse, je devais donc connaître les classiques. Très tôt, leur vision du monde et de l'aventure, leur subjectivité non assumée ont structuré mon imaginaire de jeune fille, laissant naître en moi des idées mal surveillées, et me plongeant peu à peu dans un chaos intérieur. Les femmes y apparaissaient comme de potentielles amantes, plus rarement comme des voyageuses à part entière. Étais-je *vraiment* capable de vivre une existence de voyages ?

Je ne demandais pourtant que cela, me laisser dévorer par le voyage. Je voulais tracer ma route et avaler le vent des steppes sur des kilomètres. Mon premier grand périple a été l'Égypte, à dix-neuf ans. L'année d'après, le Liban : deux mois dans un premier temps, puis, depuis la France, j'ai convaincu mon université de me laisser effectuer ma quatrième année de droit à Beyrouth. Je suis ensuite rentrée à Paris, où j'ai terminé mes études, travaillé et mis de l'argent de côté. Je ne voulais qu'une chose : repartir. J'étais obsédée par cette idée. Le deuxième grand départ a été pour Abu Dhabi,

Introduction

ville que j'ai détestée immédiatement. Après seulement quelques semaines là-bas, j'ai répondu à une annonce pour un travail en Inde. Le lendemain, je passais l'entretien sur Skype ; deux jours après, j'étais à l'ambassade indienne des Émirats pour remplir ma demande de visa ; deux semaines plus tard, j'étais assise dans l'avion, sur un vol Abu Dhabi-Jaipur. Je suis arrivée en pleine nuit et suis restée un peu plus d'un an. De retour en France, de nouveau le vide et l'envie, pressante, de repartir. Cette fois, direction l'Iran : je prévoyais de partir trois mois, je suis finalement restée deux ans et demi. À chaque nouveau départ (ou nouveau retour, parfois, je ne savais même plus dire si j'arrivais ou si je rentrais), le monde n'était jamais le même que celui que j'avais laissé. Tout se jouait *en* moi.

Progressivement, j'ai aussi commencé à varier mes lectures, à chercher mes classiques intimes. Isabelle Eberhardt, Alexandra David-Neel, Ella Maillart, Annemarie Schwarzenbach, Nellie Bly, Anita Conti, et d'autres. Des fenêtres s'ouvraient sur d'autres fenêtres, je me sentais à ma place : je retrouvais l'autre moitié du monde dont j'avais été privée à travers les récits de voyageurs masculins. Ces aventurières avaient dû affronter non seulement les difficultés inhérentes au voyage, mais aussi le regard que

Les femmes aussi sont du voyage

la société portait sur elles – le miroir que leur renvoyaient les récits de voyage écrits au masculin. En plus des fièvres paludéennes, des insomnies, des cris d'animaux sauvages, des angoisses liées à l'instabilité, il leur avait fallu supporter les tentatives de dissuasion permanentes, les commentaires paternalistes et les ricanements supérieurs des voyageurs qu'elles croisaient sur leur route.

La polarisation des rôles entre *masculin* et *féminin* s'étend à la sphère du voyage. Mais cette question de l'accès des femmes au voyage et à l'aventure demeure, de façon surprenante, un champ sous-exploré des études féministes. Elle est pourtant essentielle : voyager, et écrire sur ses voyages, c'est user de sa liberté de mouvement, se réappropriier les récits du monde en même temps que son propre récit. Proposer une autre réalité face à celle dépeinte par un masculin autoproclamé comme *neutre*. À travers mes lectures, mes voyages, mes discussions avec d'autres voyageuses et voyageurs, j'ai consacré ces dernières années à essayer de comprendre.

Détricoter le mythe de Pénélope

Le voyage – et plus largement l'« appel de l'aventure » – est un thème récurrent des mythes fondateurs

Introduction

de l'humanité. L'aventure y apparaît comme un *rite de passage* pour le héros, qui prend la forme d'un « rite de séparation » avec ses proches et les lieux qui l'ont vu naître. Le départ est un moment charnière, un point de rupture – le basculement inéluctable vers le monde adulte. Ce thème du voyage est commun à de nombreuses civilisations ¹, et on le retrouve dans l'*Odyssee* d'Homère, poème fondateur du monde gréco-romain.

Pendant qu'Ulysse parcourt le monde et enchaîne les exploits, Pénélope demeure immobile, élève seule Télémaque, tisse et détisse son ouvrage afin de rester fidèle à son époux. On a donc d'un côté la figure virile et aventureuse, et de l'autre une figure sédentaire, qui trouve sa valeur dans l'attente. Cette idée de l'*attente* est une notion centrale si l'on pense le voyage dans une perspective féministe. Le fantasme de Pénélope s'est en effet transmis jusqu'à nous sous d'autres formes : c'est l'image du marin qui aurait « une femme dans chaque port », ou bien la célèbre phrase de Malraux selon laquelle « les hommes ont des voyages, les femmes ont des amants ». Quand l'homme part, la femme l'attend. Elle n'est qu'un port d'attache, destiné à assurer le « repos du guerrier ». Aux hommes, on réserve l'aventure, la mobilité, le monde infini ; aux femmes, l'intérieur et le monde fini.

Les femmes aussi sont du voyage

En dehors de Pénélope, l'*Odyssee* met en scène d'autres figures féminines, comme Circé, qui prennent la forme de dangereuses tentatrices ou de sorcières, hautement érotiques, et chargées de détourner Ulysse de son dessein et du but originel de son voyage². Pénélope et Circé sont caractéristiques de la représentation des femmes dans le récit de voyage, évoluant sans cesse entre deux figures, la *peureuse* et la *putain*.

L'aventurière, un aventurier comme les autres ?

L'appellation *aventurière* a longtemps été porteuse de connotations misogynes très fortes. « L'aventurière, de tradition, n'est pas le féminin de l'aventurier³ », comme le rappelle Françoise d'Eaubonne. « En 1900, Mme Dieulafoy, célèbre archéologue, n'était pas une aventurière ; on réservait ce beau nom à Casque d'Or ou Liane de Pougy. » Le mot *aventurière* désignait alors une femme sulfureuse, une courtisane, une intrigante, qui *court les aventures* beaucoup plus qu'elle ne *part à l'aventure*. Ce terme renvoyait à « l'ambition, l'intrigue et l'amour vénal⁴ », et non au voyage. La féministe américaine Gloria Steinem s'est elle aussi

Introduction

interrogée sur cette différence de traitement : « Le dictionnaire lui-même nous apprend qu'un aventurier est quelqu'un qui "aime et recherche l'aventure", alors qu'une aventurière est "une femme qui a des aventures galantes souvent scandaleuses" ou une intrigante qui "recherche en mariage, avec une intention intéressée, une personne d'un rang, d'une fortune plus élevés"⁵ ». Voilà qui en dit long sur le difficile accès des femmes au voyage et à l'exploration. Dans le roman *L'Aventureuse* de Jack London, David Sheldon, un aventurier aigri qui vit dans une plantation des îles Salomon, formule cette pensée lorsqu'il rencontre la jeune et intrépide Joan Lackland : « Les femmes qui couraient l'aventure étaient des aventurières, et le mot n'était guère flatteur⁶. » Jack London lui-même écrit, lorsqu'il raconte, plus jeune, sa découverte des livres et les heures passées à la bibliothèque publique d'Oakland : « À l'exception des voyous et des aventurières, tous les hommes et les femmes y avaient de belles pensées, s'exprimaient avec élégance, accomplissaient des actions glorieuses⁷. »

Derrière la figure de l'aventurière se tient celle de la *flâneuse*. La journaliste et écrivaine américaine Lauren Elkin raconte comment elle a découvert, lorsqu'elle était étudiante à Paris, que les déambulations auxquelles elle se livrait portaient un nom en français : les flâneries. « J'appartenais à la famille des

Les femmes aussi sont du voyage

“flâneurs”. En bonne étudiante de français, j’ai accordé le genre, pour faire de moi une “flâneuse⁸.” » Elle se rend compte que la version féminine du flâneur est quasiment absente des dictionnaires : « Croyez-le ou non, pour le *Dictionnaire vivant de la langue française*, la “flâneuse” est un genre de chaise longue. » Elkin poursuit ses recherches et arrive à la conclusion qu’il ne faut pas tenter de faire entrer la flâneuse dans un concept masculin – de faire de la flâneuse un flâneur comme les autres. « La “flâneuse” n’est pas simplement un “flâneur” au féminin, mais bien une figure à part entière dont il y a lieu de tenir compte et s’inspirer. Elle va où elle n’est pas censée aller. Elle nous oblige à regarder en face la façon dont certains mots tels que “maison” et “appartenir” sont utilisés contre les femmes. » Elkin propose alors de parler de « flâneuserie » pour désigner la flânerie au féminin.

Toutes féministes ?

Le lien entre voyage et engagement féministe n’est pas automatique. Certaines femmes ont utilisé l’aventure comme un levier d’émancipation, mais sans forcément l’identifier ainsi – sans prendre conscience de la domination patriarcale qu’elles

Introduction

subissaient dans leur vie sédentaire. Comme lorsqu'il y a le feu et que l'on cherche à fuir avant tout, sans prendre le temps de s'interroger sur l'origine de l'incendie. Elles ont su trouver la force de repousser les contours étroits du monde qui leur était imposé, et cela constituait déjà une prouesse en soi. D'autres, comme les aventurières Gertrude Bell et Mary Kingsley, se sont opposées au droit de vote des femmes.

Mais nombreuses sont celles qui ont lié leur engagement féministe au voyage. *Pour la vie*, le premier livre d'Alexandra David-Néel, publié en 1898, est un manifeste anarchiste et féministe. Il s'ouvre sur une phrase désormais célèbre : « L'obéissance, c'est la mort ! » David-Néel écrivit aussi des articles pour le journal féministe *La Fronde*, fondé en 1897 par Marguerite Durand, dans lesquels elle s'engagea pour les droits des femmes, contre le « piège de la maternité », les excès de l'autorité paternelle et les châtiments corporels imposés aux enfants⁹. Quelques-unes ont directement voulu contester les règlements misogynes via le voyage, comme Maryse Choisy, qui se fera passer pour un jeune moine afin d'entrer au mont Athos, lieu à ce jour encore interdit aux femmes¹⁰. Le voyage a aussi permis à certaines de réaliser une performance, comme Mary French

Les femmes aussi sont du voyage

Sheldon, qui part pour le Kilimandjaro en 1891 afin de « prouver qu'une femme peut être une aussi bonne exploratrice qu'un homme » et interdit à son mari de l'accompagner pour empêcher que sa démonstration ne perde tout son sens¹¹. Avant elle, en 1889, la journaliste et féministe Nellie Bly s'était engagée dans un tour du monde, avec pour objectif de battre le record fictif des quatre-vingts jours de Phileas Fogg. Elle y parviendra au terme d'un périple de soixante-douze jours qui sera très médiatisé à l'époque. Dans le *Philadelphia Inquirer* du 18 novembre 1889, un article de Dorothy Maddox affirme : « Depuis toujours, de nombreuses âmes méritantes sont restées au bas de l'échelle sous prétexte qu'on ne les pensait pas capables d'agir par elles-mêmes. [...] Ce tour du monde célèbre le courage et l'énergie de notre sexe [...]. Il est la preuve que le sexe faible, quand il est doté d'un esprit sain et est libéré des carcans habituels, peut rivaliser avec les hommes les plus brillants. » La même Nellie Bly, quelques années auparavant, était partie six mois au Mexique dans le but d'écrire des reportages, car elle ne supportait plus d'être « cantonnée aux tâches réservées aux femmes dans les rédactions¹² ».

Sur la question du voyage comme performance, il a existé un lien entre le monde des suffragettes et

Introduction

celui de l'alpinisme. Au début du XX^e siècle, l'américaine Fanny Bullock Workman, brandissait un papier sur lequel était écrit « Droit de vote aux femmes », durant son ascension du massif du Karakoram, considéré comme l'un des plus dangereux au monde. Quelques années plus tard, Annie Peck lance une action similaire au sommet du Coropuna. Dans les années 1970, Arlene Blum monte une expédition dans l'Annapurna grâce aux fonds récoltés dans une vente de tee-shirts imprimés avec le slogan « La place d'une femme est au sommet ». « L'une des motivations des alpinistes comme Peck était de prouver, par le biais de l'alpinisme, que les femmes étaient aussi fortes et compétentes que les hommes dans tous les domaines de la vie¹³ », commente Lydia Bradey, première femme à avoir atteint le sommet de l'Everest en 1988.

La figure de la voyageuse et de l'aventurière a souvent été agitée par les antiféministes comme l'exemple même de la femme courageuse bien au-dessus de toutes ces « pleurnichardes » qui s'inventeraient une domination sexiste là où il n'y en a pas. Un journaliste de *Causeur* vantait par exemple le fait que l'aventurière Anne-France Dautheville « ne se plaint pas et ne revendique rien¹⁴ ». Une tentative d'intimidation pour toutes les aspirantes voyageuses-féministes, qui contribue d'autant plus

Les femmes aussi sont du voyage

à éloigner la figure de l'aventurière de celle des autres femmes.

Une figure rendue inaccessible

J'ai toujours été fascinée, dans les récits de voyage, par ces moments où l'on s'assied, pour quelques pages, sur le bord de la route : quand la voyageuse prend le temps d'écouter son intuition, d'embrasser ses doutes, de tâtonner, d'assimiler son environnement. L'exploratrice Sarah Marquis décrit ces instants privilégiés autour d'un thé, qu'elle aime s'offrir au terme de plusieurs heures de marche harassante : « Un thé est bien plus qu'un thé pour la marcheuse que je suis. C'est aussi un moment où je lâche tout, où je regarde la flamme, où je bois ce liquide chaud comme un baume ¹⁵. » C'est dans ces espaces que le récit s'incarne réellement, que l'aventurière apparaît dans sa *normalité*. On prend le temps de ressentir avec elle, de se projeter : en un mot, de *s'identifier*. « Rien, dans la façon dont la plupart des filles sont éduquées, ne les encourage à croire en leur propre force, en leurs propres ressources, à cultiver et à valoriser l'autonomie ¹⁶ », remarque la journaliste et autrice Mona Chollet. « Elles sont poussées non seulement à

Introduction

considérer le couple et la famille comme les éléments essentiels de leur accomplissement personnel, mais aussi à se concevoir comme fragiles et démunies, et à rechercher la sécurité affective à tout prix, de sorte que leur admiration pour les figures d'aventurières intrépides restera purement théorique et sans effet sur leur propre vie. » L'aventurière apparaît souvent comme une figure éblouissante, une femme d'*exception* au sens premier du terme, à propos de laquelle on peut rêver, mais qu'il est impossible d'imiter. L'invisibilisation systématique par les anthologies des récits de voyage écrits par des femmes contribue également à faire de l'aventurière une figure beaucoup trop singulière pour être *réelle*. Dans le meilleur des cas, ces anthologies citent l'existence d'Alexandra David-Néel, dont les exploits apparaissent encore à ce jour comme extraordinaires, et auxquels il est difficile, pour les hommes comme pour les femmes, de s'identifier. Les voyageuses et aventurières étaient – et sont toujours – des figures exceptionnelles au regard de leur environnement, de la société patriarcale dans laquelle elles évoluent. Mais elles ne sont en aucun cas exceptionnelles en termes de *capacité*, de *capabilité*. Pourtant, cette incapacité supposée des femmes à voyager a fait l'objet de nombreux développements. À titre

Les femmes aussi sont du voyage

d'exemple, citons seulement l'homme politique britannique George Curzon, qui, après avoir rencontré l'aventurière Isabella Bird, écrit en 1889 : « Le sexe et la formation des femmes les rendent pareillement inaptes à l'exploration, et le genre de globe-trotteur professionnel féminin avec lequel l'Amérique nous a familiarisés est l'une des horreurs de cette fin de siècle¹⁷. » Un tel discours semble, à l'heure actuelle, largement dépassé. Certes, personne ne peut plus tenir des propos similaires sans être accusé – à juste titre – de n'être qu'un grossier misogyne. Pourtant, le raisonnement qui l'induit est, malheureusement, aujourd'hui encore terriblement vivace.

Une invisibilité orchestrée

La conception idéologique et masculiniste du voyage ne survit pas longtemps à sa confrontation avec la réalité. Depuis longtemps, les femmes ont voyagé et voyagent : scientifiques, guerrières, pirates, écrivaines, archéologues, géographes, espionnes, politiciennes, religieuses, journalistes, photographes, cartographes – ou tout simplement des femmes libres en quête d'ailleurs. Elles ont contribué à étudier le monde, à le dessiner, à le

Introduction

cartographeur¹⁸, à le raconter. Le premier récit de voyage de l'histoire de l'humanité aurait d'ailleurs été écrit par une femme, Egeria, qui, en 381 de notre ère, entreprit un pèlerinage du mont Sinai jusqu'en Terre Sainte et rédigea à cette occasion des lettres dans lesquelles elle décrivait ce qu'elle voyait¹⁹. On date généralement les premiers voyages d'exploration féminins vers 1850²⁰. Avant cela, il y a eu des voyageuses, mais elles ont été considérées comme de simples accompagnatrices, ou bien ont dû partir sous une fausse identité et travesties en hommes. Dans ce dernier cas, celles qui sont passées à la postérité sont donc celles que l'on a démasquées. Ce fut le cas de la botaniste Jeanne Barret, considérée comme la première femme à avoir fait le tour du monde, après s'être fait passer pour un marin et avoir rejoint l'équipage de Bougainville. Il est impossible de déterminer combien elles ont été dans son cas, mais on les croise parfois au détour d'un récit de voyage. L'explorateur Henry Stanley a par exemple raconté que, en arrivant à la Nouvelle-Orléans, il a partagé sa chambre avec un jeune homme qui s'est en fait avéré être une jeune femme²¹. De même, la célèbre pirate Mary Read, alors qu'elle se trouvait dans une auberge, a entendu parler d'Hollandaises qui embarquaient, travesties en hommes, sur les navires en

Les femmes aussi sont du voyage

partance pour les Indes orientales²². C'est cela qui va la décider à s'engager en tant que matelot, jusqu'à se faire enlever par des pirates et commencer la carrière qu'on lui connaît aujourd'hui.

L'histoire classique des explorations, tout comme les anthologies de littérature d'évasion, ont superbement ignoré ces parcours et ces écrits féminins. Lorsque la négligence est systématique, on peut alors parler d'une véritable entreprise d'*invisibilisation* du voyage au féminin. Au mieux, elles ont été présentées comme des prostituées ou des menteuses ; au pire, elles ont été jetées aux oubliettes. Mais ce serait aussi une erreur de tomber dans le travers inverse, qui consisterait à affirmer que les femmes ont voyagé autant que les hommes. Sortir leurs récits de l'oubli est une nécessité historique et intellectuelle, mais cela ne règle qu'une partie du problème. Le patriarcat a en réalité effectué son travail en aval (en rendant leurs histoires invisibles), mais aussi en amont, en créant pour elles des *conditions d'accès* au voyage défavorables sur le plan matériel : impossibilité légale de gérer leur propre argent, moindre accès aux études, injonctions à la maternité, interdictions pures et simples de circuler prononcées par les lois de leurs pays, par leurs pères, leurs maris, leurs frères. Il y

Introduction

a donc une double transgression chez l'écrivaine-voyageuse : celle de partir, et celle d'écrire.

Ces difficultés se posent en des termes extrêmement similaires concernant les voyageurs non occidentaux. Il existe une domination incontestable du regard occidental et de ses logiques narratives dans la littérature de voyage : c'est toujours l'homme blanc européen qui va « découvrir » les autres. Historiquement, la littérature de voyage s'est d'ailleurs construite ainsi, comme une littérature du dominant.

Au cours de mes recherches, j'ai vu passer des noms jusqu'alors inconnus, aux destins magnifiques, tragiques – chaque fois bouleversants. Le but n'est pas de proposer ici une liste exhaustive de ces voyageuses – ce serait impossible –, mais de rationaliser leurs écrits en les intégrant dans une réflexion féministe plus globale. Toutes ont cru et croient à la possibilité d'un ailleurs, toutes tendent vers une liberté intransigeante, et toutes refusent d'être assignées aux obligations liées à leur genre. Il leur a fallu briser les chaînes présentes *autour* d'elles, mais aussi *en* elles. C'est en cela qu'elles cherchent à être libres *de* voyager, mais aussi libres *pour* voyager. À travers ce livre, ce sont ces deux dimensions qui détermineront notre carnet de route.

PARTIE I

Ère libre de voyager

*Chiant qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage.
Car pour quelques bouches d'or aux récits merveilleux,
combien de fâcheux et d'opportuns.*

*Combien de Carthaginois mythomanes brochant
sur leur virée à dos d'éléphant. Combien de Vikings
ressassant leurs viols sous les étoiles en trinquant des
cornes éclaboussantes d'hydromel. [...] On ne soupçonne
pas non plus le cauchemar enduré par les épouses
des marins engagés aux côtés de Christophe Colomb.*

Une vie entière à supporter les mêmes fables.

Mathias Debureaux, *De l'art d'ennuyer
en racontant ses voyages*

UNE FABRIQUE DE LA MASCULINITÉ

L'aventure est, aujourd'hui encore, considérée comme un domaine masculin. Les femmes en sont traditionnellement exclues et ce, dès l'enfance, comme le montrent les jouets « aventurier » ou « héros », en grande majorité destinés aux garçons. Les grandes voyageuses de l'histoire sont donc les femmes qui ont pu échapper à l'éducation sexiste que préconisait leur époque. L'ethnologue Odette du Puigaudeau racontait par exemple comment son père, qui aurait rêvé d'avoir un garçon, l'avait élevée comme tel, lui apprenant à tirer avec un revolver de cavalerie, à jouer aux cartes et à rouler des cigarettes. Elle a ainsi bénéficié d'une grande liberté de mouvement et d'activités en comparaison de celle accordée aux autres filles²³.

L'image de l'aventurier est celle d'un baroudeur viril et mal rasé qui, armé d'une machette, avance dans une jungle hostile située à l'autre bout du monde, le visage buriné par le soleil et le front dégoulinant de sueur. Il incarne l'homme, le *vrai*, celui qui est prêt à braver les plus grands dangers.

Les femmes aussi sont du voyage

À tel point que cette caricature viriliste s'apparente davantage, sinon à une pure mascarade, au moins à une *performance* de la masculinité : des aventuriers qui se regardent voyager bien plus qu'ils ne voyagent réellement. Sur le plan de l'aventure en elle-même, on est parfois confrontés à de réelles escroqueries chargées de conforter cet imaginaire masculin, dont l'événement annuel du Paris-Dakar constitue l'une des pires illustrations : « C'est devenu un lieu commun : le Dakar incarne l'aventure du XXI^e siècle. Chaque année voit s'améliorer son record quantitatif de morts stupides, d'accidents lamentables, de forfanterie volontariste, de machisme de garage, et de moments de simple bêtise pathétique [...], pour une kermesse principalement destinée à la publicité des marques automobiles²⁴ », soupire l'auteur Bruno Léandri.

Les hommes, comme les femmes, subissent tout au long de leur vie un processus de différenciation sociale genré qui influe sur leurs comportements, leurs goûts, leurs activités. Ils en viennent donc – de façon consciente ou non – à *mettre en scène* leur masculinité. Le voyage et l'aventure constituent d'excellents moyens d'y parvenir. Cela suppose de combiner trois stratégies : prouver, exclure, mentir.

Une fabrique de la masculinité

I.I.

PROUVER

Dans la mythologie et l'imaginaire collectif, le voyage est le rite de passage par excellence, celui qui va transformer le garçon en homme. L'aventurière Alexine Tinné, pionnière de l'exploration des sources du Nil, raconte que l'un de ses prétendants s'était fendu d'une lettre en dentelle de papier afin de la convaincre de l'épouser : « Par l'amour, je conquerrai, à travers tous dangers et contraintes²⁵. » Cette anecdote – assez cocasse lorsque l'on connaît la vie que mènera Tinné – illustre la place et l'importance de l'aventure comme preuve virile.

Porter ses « témoins »

« L'homme aurait-il besoin de témoigner de sa virilité, le sexe vigoureusement dressé, si celle-ci n'était pas sans cesse mise en doute²⁶ ? », interroge la philosophe Olivia Gazalé. Le mot « testicules » nous vient du latin *testis* qui signifie « témoins » : les testicules, ce sont donc les *témoins de la virilité*. D'où cette « obsession de la preuve virile » et

Les femmes aussi sont du voyage

l'importance accordée aux « signes extérieurs chargés de l'authentifier ». Gazalé préfère ainsi parler de système *viriarcal*, au lieu de *patriarcal*, puisque la domination masculine repose bien plus sur le mythe de la virilité que sur un quelconque statut lié à la paternité : « L'homme détient le pouvoir, qu'il soit père ou non. » Cette notion de viriarcat est d'autant plus intéressante si on l'applique à la masculinité dans le voyage : par définition, l'aventurier est un électron libre. Soit il n'a pas d'enfants, soit une femme assure pendant son absence la tenue du foyer et la continuité de la descendance. Il est ainsi affranchi des obligations paternelles et peut s'adonner à l'exploration du monde en toute liberté. Sans attaches, il brave le danger, profite des escales pour se rendre au bordel, raconte le monde tel qu'il le voit et le ressent : c'est tout cela qui assied sa domination ; tout cela qui prouve qu'il est – qui fait de lui – un *vrai* homme.

Le « prestige viril » de l'indépendance

L'indépendance émotionnelle, morale et/ou matérielle du voyageur est centrale. C'est ainsi qu'il

Une fabrique de la masculinité

se distingue – ou du moins, qu'il pense se distinguer – de la voyageuse. Joyce Johnson, femme de la Beat generation et ancienne compagne de Jack Kerouac, raconte le jour où ce dernier lui a fait part de son projet de se retirer à Berkeley, en Californie, dans « une jolie petite maison en bois avec des arbres et des buissons en fleurs dans la cour, où il pourrait s'allonger sur l'herbe et écrire des haïkus²⁷ », et ainsi vivre dans la solitude. « Il n'y avait pas de place pour moi dans cette maison, écrit-elle, car sa retraite hors du monde incluait malgré tout sa mère, qui récupérerait les casseroles, regarderait, grâce au poste qu'il allait lui acheter, ses jeux préférés à la télévision, un verre de vin rouge à la main. » Étrange conception de l'indépendance. Mais c'est pourtant Kerouac qui lui dit : « Tu devrais te trouver un petit mari. » Ainsi, Kerouac ne cesse de mettre Johnson à l'écart, il ne clarifie pas leur relation et offre sa présence par intermittence. Il lui écrit le plus souvent lorsqu'il attend quelque chose d'elle (comme un hébergement ponctuel à New York, où elle réside), et excelle dans l'art de mettre son propre égoïsme sur le compte d'une prétendue indépendance. De même, lorsqu'elle lui fait part de son désir de voyager avec lui, il refuse : « Chaque fois que j'abordais cette question, il m'arrêtait en me disant que ce